

A photograph of a woman from behind, wearing a light-colored trench coat, looking out a window with blinds. The scene is brightly lit, suggesting a high-angle view from above.

Vincent Message

**Cora
dans la
spirale**

ROMAN

SEUIL

VINCENT MESSAGE

CORA
DANS LA SPIRALE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-143105-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2019

L'auteur remercie la Fondation Jean-Luc Lagardère
d'avoir soutenu l'écriture de ce roman
par l'attribution de la bourse Écrivain 2010.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Cloé et à Ulysse,
pour le voyage*

01. DES INDIVIDUS SOUS TUNNEL

Notre espèce baguenaudait sur terre depuis deux ou trois cent mille ans lorsqu'un matin, sur le coup de sept heures trente, Cora Salme se mit à voir d'un œil neuf les couloirs de céramique bleue et blanche du métro parisien. Vêtue d'un pantalon de toile et de sa veste la plus élégante, elle arpentait le quai en ballerines, d'un pas un peu flâneur, zigzaguant entre des silhouettes qui tenaient elles aussi à repousser l'automne. Elle regardait les bancs carrelés le long des murs, le ventre voûté du plafond dont l'armure d'écailles scintillait au-dessus de la menace des voies, et trouvait cela assez beau. Elle avait vécu presque toute sa vie à Paris, et avait tellement l'habitude du métro qu'elle n'arrivait à le voir qu'après l'été, lorsque la femme ensoleillée qu'avaient fait grandir en elle les vacances était soudain contrainte de réintégrer sa place ordinaire. Cette fois, le congé de maternité lui avait permis de prolonger ce décrochage du rythme dominant, d'oublier parfois quel jour de la semaine on était, de faire venir les gens à elle au lieu de filer à leur rencontre. Plutôt que de se répéter que la reprise allait être rude, il était peut-être plus malin de profiter de cette capacité d'attention éphémère.

Ils étaient là, tout autour d'elle. Ils se postaient à l'endroit du quai qui leur permettrait de perdre le moins de temps possible à leur sortie ou lors de leur correspondance. Ils s'étaient levés, s'étaient douchés, ou bien débarbouillés au moins, avaient petit-

déjeuné, ou avalé au moins une tasse de thé ou de café, s'étaient composé devant la glace, avec des gestes encore tremblants de sommeil, une apparence sortable. Ils avaient choisi des vêtements qui leur donneraient l'air plus solides qu'ils n'avaient l'impression de l'être en réalité. Et désormais ils s'alignaient au bord des rails, les yeux rivés sur le tunnel d'où surgirait la rame, ou laissant s'imprimer sur leur rétine les images affichées de l'autre côté des voies, blousons d'automne, lumières de vacances hors saison pour couples sans enfants, cartables à la fois robustes, bon marché et suffisamment à la mode pour garantir la paix sociale. Dans leur immense majorité, ils allaient au travail, tirés du lit par l'envie de poursuivre les projets en cours, par le désir de se rendre utiles, par l'entêtant besoin de survivre. Comme il était étrange, en fait, qu'elle se soit habituée à trouver cela banal...

À l'instant de monter dans le wagon, elle se dit qu'elle aussi reprenait le travail et se réembarquait. Dans le même bateau – membre de nouveau de l'équipage. La vie nouvelle, se murmura-t-elle, la vie nouvelle commence. Vu le monde qu'il y avait, elle fut surprise de se trouver un corps aussi mince et maniable. Souvent, alors qu'elle voulait assurer le bébé de sa présence, un réflexe lui faisait porter la main quinze centimètres trop en avant, là où passait il y a trois mois la peau tendue et incroyablement sensible de ce ventre qui avait disparu alors qu'elle commençait tout juste à le reconnaître pour sien – et étonnée que Manon ne soit plus à l'intérieur, elle se demandait en un éclair panique où elle pouvait bien être, avant de retomber sur les évidences du réel : elle dormait dans son lit, veillée par le crocodile et le chat musical qui rivalisaient pour se tenir au plus près de son sommeil remuant ; elle était quelque part en vadrouille avec Pierre ; ou chez ses grands-parents ; ou comme ce serait l'usage à partir d'aujourd'hui, chez sa nourrice Silué, après cette semaine où Cora avait passé le relais, d'abord parcourue par des mouvements d'inquiétude et de jalousie, puis rassurée au fil des jours de

voir que si Manon allait lui manquer, tout indiquait que ces deux-là feraient la paire. Malgré ses progrès fulgurants en puériculture, elle restait fascinée par la sûreté limpide des gestes avec lesquels Silué aspergeait d'eau Manon, attendait que l'ombre passe sur son visage, que revienne le rire de gencives, nettoyait ses plis de chair tendre sans en omettre aucun, la séchait en un tournemain ou ouvrait ses petits poings serrés pour lui couper les ongles et éviter qu'elle ne s'inflige ces coups de griffes miniatures dont elle semblait vouloir se faire une spécialité.

Le bras tendu vers le tube de métal qui la maintenait debout, Cora commença à sentir le sang qui s'impatientait dans ses jambes et à guetter une place assise. Elle s'était demandé si elle pourrait faire valoir son statut de femme encore récemment enceinte, mais son ventre était de nouveau à peu près plat, et elle doutait d'être en état de fournir les preuves qu'on ne manquerait pas de lui demander. De toute façon, si elle parvenait à s'asseoir, elle oublierait peut-être cette histoire de circulation sanguine, mais d'autres problèmes allaient se manifester. Ça ne se voit pas mais vous savez, aurait-elle eu envie de leur dire, j'ai encore le corps sens dessus dessous. La douleur au coccyx, c'est mieux qu'il y a trois mois et je ne voulais pas de césarienne, alors je ne regrette rien – mais chaque fois qu'elle revient, je vous jure, c'est atroce. Et dans cette veine de confidences, elle leur aurait soufflé, j'espère que ça va se remettre, maintenant, que les tissus vont s'apaiser, que la libido va revenir, parce qu'en faisant l'amour les sensations ne sont plus les mêmes.

Au début de sa grossesse elle n'osait pas non plus se manifester, tantôt de crainte qu'on ne la soupçonne de mentir, tantôt parce que c'était un effort pour elle de parler aux inconnus, *a fortiori* quand il s'agissait de leur demander un service. Pendant des mois, ensuite, elle avait été, selon sa forme et son humeur, agacée, amusée, sidérée de constater combien de voyageurs faisaient semblant de ne pas voir son ventre. Il n'y a qu'à la toute fin,

quand elle était devenue aussi encombrante pour les autres que pour elle-même, et après avoir remporté les titres de *Big Belly* et de *la Baleine blanche*, tous les deux décernés par un jury composé du seul Pierre Esterel, que les gens s'étaient mis à se lever spontanément – les femmes parce que ça leur rappelait des souvenirs ou qu'elles anticipaient, les hommes pour capter dans son regard une étincelle reconnaissante et se conforter dans l'idée qu'ils étaient des mecs bien, avec lesquels une femme comme ça n'aurait demandé qu'à faire follement l'amour si elle n'avait pas eu la faiblesse de contracter d'autres engagements. Au cours du dialogue avec sa mère et ses amies qui se poursuivait qu'elle le veuille ou non dans son for intérieur, Cora se répétait parfois que ce n'était pas mal d'être une femme à Paris au *xxi^e* siècle, qu'il n'y avait pas d'époque dans l'histoire de l'humanité et pas beaucoup de lieux où les femmes aient eu à ce point la maîtrise de leurs choix, mais elle sentait aussi chaque jour et dans chaque fibre de son corps que c'était tout de même très dur, que ça restait beaucoup trop violent, et à ses heures d'angoisse elle se convainquait aisément qu'elle n'allait pas y arriver.

Le métro du matin était connu pour ses visages opaques et son silence que cadençaient seulement les annonces automatisées et le roulis des machines. Quand tout fonctionnait néanmoins, Cora n'avait pas le sentiment d'une atmosphère hostile. Protégés par leurs casques sans qu'on puisse deviner l'effet que leur faisait la musique, plongés dans leur bouquin ou dans le flux de leurs pensées, ses compagnons de voyage différaient un effort auquel ils savaient ne pas pouvoir se soustraire. D'ici quelques minutes, il leur faudrait parler, sourire, être convaincants, être efficaces. On allait leur demander de jouer à l'animal social – pire encore, à l'*Homo œconomicus*. Il aurait été insensé d'entamer leur énergie en prenant le risque d'une conversation avec des anonymes qui se révéleraient à tous les coups épuisants ou bizarres. D'ailleurs, cela n'empêchait pas les passagers de communiquer, de prolon-

ger en pianotant leur conversation infinie avec ceux qui comp-
taient : son voisin de droite, par exemple, dans le carré où elle
s'était assise, essayait de solder la dispute du matin – oublie ce
que j'ai dit, je pense pas ça, vraiment – pour filer plus serein
au-devant d'autres casse-tête.

Cora dépliâ son journal. Elle vérifia dans un froissement de
pages dont l'encre tachait les doigts que la proportion réglemen-
taire entre une avalanche de motifs d'inquiétude et une poignée
de motifs d'espoir y était respectée. Le monde, affirmait sans
ambages l'édito, le monde était de plus en plus complexe. La
France, tout particulièrement – il était temps de se réveiller, peut-
être, et de s'en rendre compte –, s'enfonçait dans une crise pro-
fonde et structurelle. Malgré sa brièveté, la manchette suffisait
à établir une liste de symptômes de déclin et de quelques-uns
de ces maux *spécifiquement français*. Cora relevait les yeux,
le cœur battant plus vite. Elle ne savait jamais quoi penser de ces
discours qui chantaient un hymne au temps d'avant ou aux
herbes plus vertes qu'on disait pousser de l'autre côté de l'Atlan-
tique, de la Manche ou du Rhin. Elle se demandait si l'assurance
avec laquelle les commentateurs faisaient valoir leurs prédictions
n'était pas liée à leur certitude confortable qu'on avait oublié
celles qu'ils tenaient dix ans plus tôt, qu'on ne lirait plus celles-
ci dix ans plus tard, et que leurs articles ne risquaient pas non
plus de tomber sous les yeux de lecteurs issus de pays plus
pauvres ou moins démocratiques auxquels ce pessimisme auto-
centré aurait pu arracher une sorte de sourire triste. Néanmoins,
elle trouvait de bonne guerre de soumettre le pays où on habitait
et où on pouvait espérer agir à une critique plus acérée que celle
réservée à ceux dont on se contentait de rapporter les nouvelles.

Peut-être n'avez-vous rien suivi des débats de cette époque ;
vous n'étiez peut-être pas encore nés ; ou ça ne vous intéressait
pas ; ou bien vous vivez loin, beaucoup trop loin de Paris pour

connaître les ciels de traîne au-dessus des toits de zinc et la poisse des étés aux terrasses étroites des bistrots. Je ne peux pas savoir, et c'est l'une des beautés de la chose, qui lira cette chronique de la vie de Cora Salme – le récit de ces trois années qui ont changé sa vie et l'ont presque détruite. La première fois où je me suis aventuré à évoquer le projet, d'une voix que je contrôlais mal, elle m'a regardé avec un étonnement sans fond. Plus tard, quand elle a commencé à se faire à l'idée, elle m'a glissé qu'il vaudrait mieux, si je me lançais, que j'écrive pour des gens lointains, comme si je leur dépeignais un monde qui différerait presque en tous points du leur. Elle aspirait à la distance et à la lucidité qui lui ont tellement fait défaut au temps de la guerre sans nom que je vais raconter. Cela ne l'empêchait pas d'avoir en cet automne de l'année 2010 une conscience nette du monde dans lequel elle venait de donner naissance à son premier enfant. C'était un réflexe bien ancré chez elle que de chercher partout des informations pour comprendre ce qui définissait et ce qui fermait l'horizon autour d'elle. Plus jeune, elle avait beaucoup fréquenté l'ordre revigorant et légitime des encyclopédies : de *a* à *chondrichtyen*, de *chondrifié* à *fougère*, de *Fougères* à *marbrure*, de *Marburg* à *recteur*, de *rectifiable* à *zythum*, elle extirpait les volumes reliés de cuir bleu de leur rayonnage en bas de la bibliothèque, où les avaient placés des mains parentales aussi soucieuses d'encourager cette curiosité vagabonde que d'éviter la mort précoce de leur cadette des suites d'un traumatisme crânien. À onze-douze ans, elle était dépitée de voir que l'article *architecture* était plus fouillé que l'article *femme*, et que le général *Carl von Clausewitz*, selon qui la guerre n'est que le prolongement de la politique par d'autres moyens, recevait plus d'honneurs et prenait beaucoup plus de place que le *clitoris*. Le Prussien avait droit à son portrait, alors que l'organe érogène, trop mystérieux sans doute, devait se passer d'illustration. Plus tard, elle était devenue une exploratrice

frénétique du savoir mis en ligne, dont le mérite principal consistait à repousser sans trop de mauvaise conscience de quelques minutes, qui s'additionnaient par miracle et finissaient par faire des heures, l'amorce de ces épouvantables disserts d'économie : est-ce qu'il n'était pas nécessaire, après tout, pour analyser la structure des exportations allemandes, de vérifier les titres des premiers albums de The Cure, ou de se renseigner un strict minimum sur la vie sexuelle de Simone de Beauvoir ?

Cora Salme n'ignorait donc rien de vital sur l'état de la France et du monde. Aucun risque qu'elle oublie, par exemple, à voir la densité de la foule dans le métro, que la région où elle habitait comptait en cette fin de première décennie du *xxi*^e siècle douze millions d'habitants. Paris avait la chance de n'avoir jamais été détruite : sa localisation au milieu de la plaque eurasienne lui avait épargné les séismes ; les archives ne recensaient pas d'incendie majeur ; même le général nazi en charge de la ville fin août 1944 avait choisi de résister à la rage téléphonique de Hitler qui lui demandait de faire sauter les ponts et de se retirer en laissant un champ de ruines. Des plaques, partout dans la ville, rappelaient les enfants juifs déportés, les résistants fusillés dans les feuilles pourrissantes d'une forêt de banlieue, ou les jeunes gars de la Libération, morts au coin d'une rue, au pied de ce qui était maintenant la devanture d'une boulangerie ou d'un magasin de fringues vintage. À côté de cela, les problèmes que connaissait le pays paraissaient ceux d'enfants gâtés. Beaucoup étaient d'ailleurs de lointaines conséquences de la guerre. Le coût euphorique des premières années de liberté expliquait une pyramide démographique où le nombre des personnes âgées l'emportait largement sur celui des plus jeunes. Comme la plupart des gens qui travaillaient dans le secteur des assurances, Cora avait souvent été amenée à dessiner cette pyramide devant ses interlocuteurs pour expliquer son influence sur les cycles de vie des Français et sur l'évolution de leurs besoins. On avait connu,

pendant trois décennies, une croissance addictive dont on avait adoré croire qu'elle pourrait devenir la norme. Les campagnes s'étaient vidées, les pavillons et les barres de béton avaient poussé sur le pourtour des villes, à un rythme inédit dans l'histoire du pays, mais qui n'avait pas empêché la question du logement de tourner au cauchemar pour ceux qui n'étaient pas des héritiers et qui se trouvaient chargés de famille. Nulle part la hausse des prix n'était aussi délirante qu'à Paris, dans la vieille capitale ensermée par le périphérique comme elle avait pu l'être par les cercles concentriques de ses fortifications, et Cora était bien placée pour le savoir, elle qui avait grandi intra-muros, qui ne pourrait jamais y devenir propriétaire et avait acheté en banlieue avec le sentiment pas dramatique, bien sûr, mais malgré tout désagréable de vivre un déclassement.

Depuis quelques années, les enfants de l'après-guerre faisaient valoir leurs droits à la retraite. Longtemps, on s'était plu à répéter que ce départ massif ferait enfin baisser le chômage. Cora avait entendu ça toute son adolescence. Sur le papier, c'était logique et ça donnait de l'espoir. Dans la réalité ça ne s'était pas passé comme ça. Les industries semblaient s'être envolées sans retour vers des pays où les gens étaient prêts à se laisser réduire en quasi-esclavage pour ne pas mourir de faim comme l'avaient fait leurs parents par millions. Que s'était-il passé ? À quel moment est-ce qu'on s'était plantés ? Les Européens avaient-ils vécu au-dessus de leurs moyens, maintenus par des hommes politiques préférant creuser le déficit plutôt que risquer la défaite dans une indolence qui les empêchait de s'adapter au monde qui naissait autour d'eux ? Ou bien est-ce que c'étaient les multinationales et les élites qui accaparaient la richesse en planquant leur argent et en représentant l'impôt comme une menace à la croissance ? Dans les journaux que lisait Cora, les experts n'arrivaient jamais à se mettre d'accord là-dessus. Ce qui était certain, c'est que les changements du monde lançaient aux entreprises de véritables

défis, de sorte qu'elles n'avaient d'autre choix, à leur tour, pour se montrer à la hauteur, que de mettre au défi leurs employés, lesquels mettaient au défi leurs enfants pour qu'ils puissent bientôt affirmer d'une voix nette, au timbre stabilisé, que cela tombait bien car ils se trouvaient eux aussi adorer les défis, et étaient impatients que leurs journées en soient pleines à ras bord.

Souvent, Cora se demandait pourquoi elle persistait à absorber chaque jour une dose de cette rumeur du monde. C'était son sens du devoir – le plaisir de voir plus large – une volonté de se distraire – une forme de masochisme. Ces discours se présentaient comme autant de gélules d'apparence identique ; certaines allaient libérer, en fondant, les molécules d'une lucidité nécessaire, d'autres les toxines d'idéologies enrobées dans le sucre du bon sens, mais c'était dans des proportions qu'il était impossible de préciser, et on ne savait jamais s'il s'agissait d'effets secondaires inévitables ou d'un projet d'intoxication collective. Même quand elle essayait de résister à la déprime que lui causaient les dernières nouvelles, elle ne pouvait nier que le grand récit de l'accélération se soutenait de quelques faits solidement établis. Peu après sa naissance, lors de cette saison de cerises et de roses qu'avait été en France le printemps 1981, les pays du bloc soviétique et les nations capitalistes se menaçaient encore d'annihilation en vantant la taille de leur force de frappe, illustrée par des cartes hérissées de missiles aux noms tout à fait dissuasifs ; les protocoles de transfert de données qui allaient permettre l'invention d'internet ne préoccupaient encore que quelques centaines de chercheurs ; la planète comptait quatre milliards d'habitants, il y naissait quatre nouvelles personnes chaque seconde. Pas loin de trente ans plus tard, alors que le compteur approchait sept milliards, l'envie déraisonnable, mais décidément viscérale lui était venue de participer à cette prolifération au moyen d'un spermatozoïde émis dans une minute d'inattention par un homme que l'état civil connaissait sous le nom de Pierre Esterel, et grâce

auquel elle était parvenue à fabriquer une petite fille qu'ils avaient prénommée Manon. Elle n'aurait pas su expliquer, à vrai dire, de quelle manière elle s'y était prise, et elle trouvait incongru que tout le monde tienne à la féliciter. Même si elle avait surveillé avec soin l'avancement du projet, c'était son corps qui s'était tapé tout le boulot, sans l'informer des détails, et sans manquer une occasion de lui signaler qu'elle était bien trop ignorante des réalités du terrain pour diriger les opérations. Tout au plus pouvait-elle répéter que l'idée venait d'elle, à l'origine, et qu'elle avait fixé les lignes directrices. Vous serez bien aimable, avait-elle soufflé à son corps, de me faire un bébé en neuf mois ; même si nous n'avons jamais travaillé ensemble sur ce type de projets, j'ai toute confiance en vous ; je vous laisse entièrement libre des moyens à employer ; vous serez jugé à la livraison, au vu du résultat. Et maintenant...

Ça freine. Le cri des roues. Un noir brutal. Les corps projetés les uns contre les autres se redressent en disant putain ou en disant pardon, se palpent pour vérifier qu'ils ont toujours quatre membres, un portefeuille, des clefs, un téléphone, l'indispensable viatique. La pression des machines se relâche. Puis on entend le cliquetis de pièces métalliques qui semblent se remettre en place. Et le silence, de nouveau – de la machine et des voyageurs. Quelques soupirs bien sûr, mais pas de commentaires, les incidents aussi font partie de la routine. Au bout d'une minute, l'inquiétude pointe : c'est souvent que ça s'arrête, mais rare que ce soit aussi brutal. Cora ferme les paupières. La coupure d'électricité la replonge dans la nuit qu'elle croyait avoir laissée derrière elle, et dont elle avait déjà eu beaucoup de mal à sortir. Il n'y a que les écrans de portables qui préservent çà et là d'insuffisants cercles lumineux. Du côté de la vitre, on ne distingue plus ni le reflet des visages, ni les murs du tunnel. Rien que des aplats noirs et gris, et l'œil bleu de Pierre qui s'ouvre au-dessus de l'oreiller,

d'un coup, comme celui d'un crocodile qu'on croyait assoupi, et les yeux de Manon, passant de ses bras à ceux de Silué, ces yeux qui ne fixent pas bien encore, qui se perdent derrière l'épaule quand on la porte, qui suivent des formes liquides, là-haut, à la dérive. Dans le crachotement des haut-parleurs, enfin, une voix prononce quelques mots hésitants : « Suite à des individus sous tunnel, la circulation est interrompue. Nos agents sont en cours d'intervention. Nous sommes obligés de stationner quelques instants. » Coup d'œil au plan de la ligne, puis à sa montre : elle en a encore pour au moins vingt minutes. Ce qui justifie un texto à Édouard Verzack : « Métro bloqué à Oberkampf. J'arrive vite j'espère. » C'est le style précis et empirique qui plaît à son supérieur, une information qu'il ne va pas s'amuser à vérifier, mais qui participe à la poésie des faits dans laquelle il aime se mouvoir, dont Cora peinait à ressentir le charme à l'origine, mais qu'elle a appris à apprécier, et à manier, que ce soit en exerçant ce métier ou en habitant avec Pierre.

Quelques minutes ainsi. Respirer et attendre. Aller puiser dans les réserves de patience dont ces lignes saturées forcent à faire provision. Les mots du conducteur continuent de ricocher dans sa tête. Elle se demande pourquoi la radio qu'ils utilisent tous paraît tellement hors d'âge : noyées par le bruit de fond, les annonces sont parfois à peine compréhensibles, comme si ce monde souterrain ne tolérait l'usage que de technologies archaïques et résistait mieux que d'autres à l'invasion des ondes. La voix retentit de nouveau. C'est pire que ce qu'on pensait. Cora reprend son portable, précise au même Édouard : « Accident grave de personne, en fait. Vraiment désolée. J'espère que tu n'étais pas trop impatient des retrouvailles... » Elle se revoit, à un déjeuner avec lui, en train de critiquer le langage officiel de la régie des transports. Ils sont dans cet italien qu'elle aime bien, ce n'est pas loin du bureau et pourtant on n'y croise personne, le patron leur apporte l'immense moulin à poivre sans qu'ils aient besoin de le

demander, leur burrata est délicieuse. Édouard hausse les épaules, le visage placide sous sa brosse grisonnante dont la hauteur absurde suffit à lui donner l'image d'un type qui se fout de la mode et du jugement des autres : « Qu'est-ce que tu veux qu'ils disent ? » Bien sûr, accident grave, ou accident de personne, cela jette sur les corps un glacis administratif, mais est-ce qu'on a envie de subir de plein fouet tous les drames de la ville ? « C'est courageux de leur part, je trouve, de se charger de l'euphémisme. Sinon c'est nous qui nous ferions l'effet de monstres, à replonger dans notre bouquin ou dans notre jeu à la con alors que vient de passer la mort. » De toute façon, ils ne peuvent pas dire suicide, poursuivait-il en plissant ses yeux d'homme exact, parce qu'ils mettent plusieurs heures à savoir ce qu'il en est. Il faut le temps de mener l'enquête, d'étudier toutes les bandes de vidéoprotection. « Tu imagines s'ils lancent *suicide* et s'ils découvrent ensuite que ce n'est pas ça qui s'est passé ? Tu imagines pour la famille ? » Il s'était renseigné sur les détails, un jour, et en avait conclu qu'il n'était pas indispensable de les entendre répéter chaque fois ; lorsqu'on était bloqué une heure dans un wagon, on n'avait pas besoin de savoir que les accidentés mouraient lentement, car si les roues leur écrasaient les membres, la chaleur des voies cautérisait leurs plaies. Et il n'était pas plus mal non plus que la compagnie préfère être taxée d'incurie plutôt que de raconter par le menu l'intervention de ses agents, qui descendaient nettoyer les giclées de sang et de cervelle et travaillaient, en réalité, aussi vite que possible, parce que ça n'était pas, aussi étrange que cela paraisse, leur passe-temps favori. La ville, résumait Édouard, la grande ville en tout cas, c'est cet endroit où pour survivre il faut d'abord ne pas se faire trop d'idées noires sur ce qui arrive aux autres. Et si Cora convenait de ça, admettait que l'ordre des choses avait ses bonnes raisons, rien ne pouvait l'empêcher de rester là, le ventre noué, à se demander qui venait de mourir et pourquoi, avec le sentiment que dans d'autres circonstances, cela aurait pu être elle,

happée par le souffle de la rame, écrasée par cette masse terrible de métal, qu'on trouvait toujours trop lente quand on était à l'intérieur, mais qui roulait d'un train trop infernal pour freiner devant le corps qui sautait ou tombait.

Dès qu'elle fut arrivée chez Borélia, le tourbillon reprit ses droits. Chaque fois qu'elle franchissait les portes de verre et de fer forgé de l'immeuble haussmannien qui abritait le siège du groupe, puis traversait la cour dans laquelle on venait téléphoner et cloper en faisant les cent pas, elle se sentait glisser dans un espace-temps régi par d'autres règles et où, pour le meilleur et pour le pire, il ne lui restait en général pas une minute pour penser à des choses personnelles.

Une partie d'elle-même s'était imaginé que son retour ferait figure d'événement. Comment aurait-il pu en être autrement, alors qu'il lui était arrivé ces derniers mois des choses si décisives ? De fait, on commença par beaucoup l'interroger sur Manon. Quel jour était-elle née, déjà ? Est-ce qu'on pouvait voir des photos ? Mignonne, mignonne ! Non, à croquer, j'avoue. Cette bouille... Est-ce qu'elle faisait un peu ses nuits ? Cette question-là, surtout, revenait de bouche en bouche. Tout le monde semblait au courant que c'était cela qui permettait de savoir, sans le demander de front, si Cora vivait une idylle fusionnelle, une phase d'étonnement ému devant le miracle de la vie transmise et recommencée, ou bien la découverte plus terre à terre d'états de fatigue dont rien dans son existence antérieure ne lui avait donné même une idée lointaine. Cora répondait que ça allait. Cela dépendait des jours, à vrai dire, mais elle n'avait pas forcément envie de le faire savoir. Peut-être par pudeur (après tout, ça ne les regardait pas), ou pour ne pas trahir Manon, pour qu'on ne puisse pas lui reprocher d'être un mauvais bébé, de ceux dont la biographie succincte était déjà marquée par une sorte d'échec initial et qu'on pouvait du coup, ce qui était fâcheux

à une époque où les délinquants et les losers se dépistaient au berceau, être tenté de ranger dans la catégorie des gens qui causaient des ennuis à peine arrivés et qui ne manifestaient pas de volonté sérieuse de s'intégrer dans ce monde extra-utérin où on s'efforçait pourtant de leur réserver bon accueil.

Elle commença à remarquer, ce jour-là, que l'intérêt de ses collègues pour Manon, la fréquence de leurs questions, l'attention plus ou moins enveloppante et sincère qu'ils lui accordaient en les posant tendaient à être inversement proportionnels à leurs perspectives de carrière. Les enfants des autres ne représentaient un feuilleton trépidant qu'aux yeux de ceux et celles – mais elle dut bien noter que c'étaient plus souvent des femmes – pour qui la construction d'une famille avait toujours été le centre de gravité, ou l'était devenue lorsqu'une accumulation insupportable car prévisible de déceptions professionnelles les avait amenées à reporter de ce côté leurs désirs. Nadège Galtier, pour prendre un exemple évident, demandait à voir d'autres photos chaque fois qu'elles se croisaient dans un couloir. Elle se multipliait en points d'exclamation, commentait, fondait. Comme elle n'avait pas d'enfants, et n'en aurait sans doute jamais telles que les choses étaient parties, il y avait de quoi se demander si elle ne se faisait pas plus de mal que de bien, malgré sa mine réjouie. C'était une remarque qu'on pouvait souvent se faire à son propos. Son insistance, en tout cas, avait le don de mettre Cora mal à l'aise, elle qui faisait toujours attention, pour avoir été éduquée dans cette discrétion-là, à dissimuler ses bonheurs afin que les papillons de nuit ne viennent pas s'y brûler.

Dans l'ensemble, cela dit, l'incroyable Manon Esterel n'occupa pas longtemps les conversations. Après tout, ce qui était pour Cora un bouleversement majeur s'inscrivait pour ses collègues dans une série on ne peut plus banale – quinzième, vingtième, peut-être trentième naissance qu'on leur annonçait cette année – et l'information à retenir était plutôt que Cora venait de

basculer dans la catégorie des mères d'enfants en bas âge, avec les incidences que cela pouvait avoir. Quant à ceux que toutes les histoires humaines intéressaient, qui retenaient les prénoms et les âges de tous les enfants autour d'eux, ils savaient qu'on avait bien le temps d'en parler : Manon n'allait pas disparaître, elle ferait dorénavant partie, au même titre à peu près que la crise économique et les guerres du Moyen-Orient, de ces actualités permanentes que les médias sérieux se font un devoir de couvrir. Cora, d'ailleurs, ne tenait pas non plus à s'attarder sur le sujet. Il était plus important pour elle de montrer qu'elle était de retour.

Elle commença par faire le tour du service, puis fit un point avec Édouard. Bien qu'elle ait veillé à se remettre dans le bain les deux semaines précédentes en rouvrant sa boîte mail, elle se retrouva à opiner par intervalles sans savoir de quoi il parlait, en se disant que ça ne servait à rien de le bassiner de questions, que tout ça s'éclaircirait au fur et à mesure. Une fois sur son ordinateur – elle tapait avec une lenteur inhabituelle, les doigts surpris du degré de résistance que lui opposaient les touches –, elle signala son retour à ses interlocuteurs principaux, en glissant dans chaque mail une phrase qui indiquait qu'elle avait déjà repris en main les dossiers et cerné quelques-unes des questions dont ils allaient être amenés à rediscuter plus tard. Chaque fois qu'elle cliquait sur *Envoyer*, et en dépit du fait que ce qu'elle venait d'écrire n'était pas d'un intérêt fou, une décharge de bien-être se propageait aux quatre coins de son corps. Dans la bulle qui flottait au-dessus de sa tête, illustrant ses pensées comme les phylactères des bandes dessinées, se précisait mail après mail l'image de la professionnelle fiable et compétente qu'elle savait être et dans la peau de laquelle elle était en train de se glisser de nouveau. Le plaisir qu'elle prenait à faire fonctionner ses neurones avalisait son choix : elle avait eu raison de ne pas trop tarder à reprendre le travail ; elle n'était pas faite pour s'occuper à plein temps d'un enfant, même quand celui-ci était doué d'un

pouvoir de séduction aussi dévastateur, faisant grandir en elle un amour qui surclassait sans peine tous les autres amours qu'elle avait éprouvés jusqu'alors – ce qu'il n'était peut-être pas utile, pensa-t-elle, de manifester ainsi à Pierre et à sa mère. Il était confortable, apaisant, jouissif de retrouver la position à laquelle elle était parvenue de haute lutte les années précédentes, plutôt que de rester à garder son bébé au fil de journées sédentaires à la fois vides et débordées, ponctuées de sorties qui la conduisaient surtout chez le pharmacien, le pédiatre, au square quand il ne pleuvait pas, ou dans les administrations qui traduisaient en actes la politique nataliste du pays en entourant les jeunes parents de mille tendresses bureaucratiques. Car malgré tout le respect qu'elle portait à Manon, malgré l'arc-en-ciel d'émotions qui s'ouvrait grand en elle à l'observer, force était de constater qu'un bébé de cet âge-là ne faisait pas non plus des tonnes de trucs, et que le spectacle pouvait avoir quelque chose de lassant.

Après les mois d'absence, elle retrouvait son petit bureau et les marques territoriales qu'elle y avait laissées. Encadrée au mur, une femme continuait à faire sa toilette, penchée sur le lavabo, une chaise de paille à sa gauche et un broc posé à sa droite sur les dalles où tombait le soleil. Le jour du *Nu provençal*, qui avait fait depuis le tour du monde, Willy Ronis travaillait dans le grenier de sa maison de Gordes, il était descendu chercher une truëlle, les mains pleines de plâtre, avait entrevu dans la chambre Marie-Anne qui se rafraîchissait, lui avait demandé de ne surtout pas bouger, le temps de s'emparer de l'appareil sur le buffet et de saisir cet instant. Il n'y avait pas encore l'eau courante, en cet été 1949, la famille du photographe allait chercher de l'eau à la fontaine avec un fût monté sur une brouette. Elle aimait tellement cette image : elle aurait voulu en être le sujet ou l'auteur... À côté du Ronis, l'autre photo du bureau, celle qu'elle avait prise elle, la décevait toujours : un vent d'été y tordait les arbustes et les pins accrochés au sommet de l'Aigoual, alors que

derrière l'œil se perdait dans l'étagement tranquille et bleuté des Cévennes. Cora en la regardant était frappée par les couleurs et la beauté de la composition, mais elle savait que cela restait une photo d'amateur.

Malgré ces repères visuels, il n'était pas possible de se dire que rien n'avait changé. Car c'était officiel : la page de l'ère Bories était tournée, Antoine Mangin avait pris les commandes depuis le 1^{er} septembre. Toute la journée, Cora essaya de faire parler ceux qu'elle sentait ouverts sur le sujet. La peur de l'inconnu qui dominait avant l'été s'était estompée, laissant place à une excitation diffuse. L'ancien monde était mort, le nouveau pouvait naître, et tous les gens dotés d'un peu de confiance en eux s'accordaient à penser que la période allait être très intéressante. Néanmoins Cora recueillait des indices qui allaient contre ce discours, ou en prouvaient l'ambivalence. Des notes d'angoisse faisaient basculer certaines voix de l'énergie à la fébrilité, ou en maintenaient d'autres dans une retenue surprenante. Parmi ceux qui avaient pour principe de ne rien garder pour eux, par générosité ou parce qu'ils avaient trop de plaisir à raconter ce qu'ils savaient, beaucoup se coulaient dans un débit plus lent, comme s'ils surveillaient ce qu'ils disaient, qu'il était un peu tôt, même aux yeux d'extravertis dans leur genre, pour affirmer des certitudes ou une opinion franche. Il n'y avait pas besoin de sixième sens pour comprendre qu'il était grand temps qu'elle reprenne. Elle avait du retard à combler, il allait falloir trouver les bons informateurs, ne pas attendre que ça se passe, mais il était rassurant de voir que les grandes manœuvres n'avaient pas encore commencé. Au cours de ses dernières semaines de congé, dans l'hébétude des nuits passées à se relever trois fois, à allaiter dans le canapé du salon, à demander d'un souffle à Pierre de préparer un biberon lorsque ses seins lui faisaient mal ou que Manon en avait extirpé jusqu'à la dernière goutte, à essayer de la recoucher en la gardant serrée contre elle

pour que Manon n'ait pas cette sensation de chute, qu'elle ne se réveille pas en sursaut comme un petit singe qui voudrait se raccrocher à la fourrure de sa mère, Cora s'était répété plusieurs fois, ramenée à des pensées de boulot par l'imminence de la reprise, que cette passation de pouvoir tombait pour elle au pire moment. Pierre choisissait de prendre ça à la blague – quelle idée saugrenue, c'est vrai, de faire un bébé alors que l'entreprise change d'actionnaires et de direction générale – mais il ne l'aidait pas à dissiper cette crainte, puisqu'il estimait en réalité qu'elle avait tout à fait raison d'être inquiète à ce propos. C'était heureux qu'elle se soit sentie assez en forme pour reprendre tôt, et une chance de constater que ses collègues n'avaient pas profité de son absence pour empiéter sur son terrain, en prétextant comme ils auraient pu le faire qu'ils n'avaient pas eu le choix, puisque tout le paysage était en train de bouger.

C'est le soir, maintenant. Elle est de retour à Montreuil, proche banlieue est, dans la maison qu'ils ont achetée sentier du Tourniquet. En retrait de l'animation du marché de la Croix-de-Chavaux, c'est un quartier de maisons basses, avec de petits jardins attenants, où tout le monde ou presque travaille dans le cinéma, dans la musique, dans des métiers intellectuels ou artistiques, ce qui en fait un voisinage vraiment intéressant mais la complexe toujours. À cette heure-ci, c'est calme : on entend à peine les voitures qui remontent la rue Jules-Ferry. Le front bleui par l'écran, Cora cherche du bout des doigts des renseignements sur l'accident à Oberkampf. Elle a beau ne rien trouver d'officiel, aucun communiqué, aucun article, elle continue de désobéir à la personne saine et responsable qui lui répète dans son for intérieur que cela ne sert à rien, et finit par tomber sur un forum où il en est question. Ils sont plusieurs dont les témoignages se complètent, et qui ne s'imaginent pas aller dormir sans avoir échangé quelques mots. C'était une femme d'une cinquan-

taine d'années, lit-elle, très grande et mince. Son trench-coat taupe n'avait rien de commun avec les uniformes des employés de la RATP, et pourtant, c'était bizarre je vous assure, elle a descendu les marches en tête de voie avec tellement de discrétion et de naturel que personne ne s'est rendu compte qu'il se passait quelque chose d'anormal. Je ne regardais pas de ce côté-là, c'était à la périphérie de mon champ de vision, mais quand j'ai entendu le hurlement des freins l'image a ressurgi, j'ai su que je l'avais vue s'engouffrer dans le tunnel. Cora se laisse glisser dans le fil des commentaires : on ne sait rien sur l'identité de la victime ou les raisons de son acte, il n'y a que de l'horreur brute, les gens qui ont couru sur le quai en panique, la peur et la colère qui trouvent leur exutoire. Assez vite, la conversation monte en généralité et se transforme en débat, suivant l'une de ces dérives réglées comme sur du papier à musique. À ceux qui clament que cela se produit tout le temps, un conducteur qui dit avoir travaillé sur cette ligne répond en phrases calmes et construites qu'il y a chaque année cent-cinquante tentatives de suicide et une quarantaine de décès. Déformation professionnelle oblige, Cora ouvre une autre fenêtre, cherche combien de voyageurs le métro transporte par an, apprend que ça tourne autour d'un milliard : une sinistralité infime, un chiffre qui dément les clichés. Mais le conducteur n'en profite pas pour évacuer le problème : il fait partie, dit-il, de ceux qui gardent la main sur le frein en entrant en station, et qui n'en mènent pas large quand la foule est très dense ; s'il aperçoit quelqu'un qui se tient sur le quai, qui ne monte pas, qui a l'air hésitant ou un peu hébété, il le signale toujours au conducteur suivant. Et lorsqu'il passe dans une station proche d'un hôpital psychiatrique, il ralentit plus tôt, redouble de vigilance. Cora-fascinée-par-la-pulsion-de-mort referme l'ordinateur, essaye de boucler dans un tiroir son masochisme triste, tandis qu'une autre Cora lui demande, maternante et goguenarde, si ça va mieux maintenant.

La voix de Pierre, depuis la chambre. Mais elle voudrait rester encore un moment dans le bureau, prend un stylo, ouvre un nouveau carnet. Le cerisier, dehors, baigne dans une lumière lunaire, une feuille tombe de temps à autre, Pierre a passé le râteau dimanche mais ils sont bons pour le ressortir bientôt, car c'est à cela semble-t-il que l'arbre a passé sa journée, perdre ses feuilles sans rien pouvoir y faire. Elle lisse du pouce la première page, n'y indique rien, se place en haut de la troisième et laisse encore deux lignes blanches. Elle écrit : « La vie nouvelle commence. » Tout à l'heure, lorsqu'elle a franchi le seuil de la maison, Manon toute gorge déployée était en train de porter plainte contre son père qui, le visage placide, la torturait en prétendant lui enfiler les manches d'un pyjama moins propice à la liberté que l'eau du bain. Cette petite personne geignarde et procédurière lui a manqué, elle a ressenti un choc à la prendre dans ses bras. Pourtant, à certains moments de la journée, elle avait arrêté de penser à elle, l'esprit plein d'autres choses, moins personnelles bien sûr, mais qui comptaient aussi beaucoup. Quand il s'est pointé chez Silué, raconte Pierre, Manon tenait entre le pouce et l'index l'oreille de l'éléphant dégingandé que lui a offert son oncle Bruno, c'est-à-dire le frère de Cora. « Elle ne faisait pas ça, avant, on est d'accord ? » Cora confirme d'un murmure. « Eh bien elle y arrive, maintenant. » Silué l'a vue faire plusieurs fois. Elle retourne ça dans sa tête. Elle note : « Je ne pourrai pas être partout, désormais. J'aurai toujours le sentiment de manquer quelque chose d'important. » Et ce ne serait pas de l'ordre de ces soirées auxquelles des amis l'invitaient en lui disant, je ne sais pas à quel point c'est chaud pour toi ces temps-ci, avec Manon et tout, mais si tu peux te libérer... Et cela dépasserait aussi cet appétit qui l'étreignait, quand Paris entrait dans l'été, de vouloir être à toutes les terrasses et de toutes les conversations... Peut-être marque-t-elle un temps d'arrêt, ensuite, peut-être se demande-t-elle pourquoi elle prend quelques minutes pour poser ces mots sur le papier, alors que la

journée a été longue, et qu'un homme plus ou moins nu et à la peau assurément très douce l'attend dans la pièce d'à côté. Mais elle ne bouge pas pour autant. Elle va à la ligne, laisse un alinéa, ajoute encore : « J'espère que tout va être bien – que tout va bien se passer. »

J'ai ce carnet sous les yeux, en écrivant ; l'encre noire a pâli, la graphie n'est pas évidente, on sent qu'elle écrit pour elle seule, mais ça se déchiffre pour qui fait l'effort de s'y habituer ; et il y a quelque chose de déchirant à lire cela, quand on connaît la suite. Bien sûr, elle ne peut pas savoir qu'elle entre dans la spirale. Mais le fait qu'elle ouvre un carnet alors que le précédent, j'ai pu le vérifier, compte une quarantaine de pages vierges, montre qu'elle a l'intuition qu'une autre phase de sa vie s'enclenche. C'est elle, en ce sens, qui dit au chroniqueur de quel point il faut partir et qui lui souffle ses premiers mots. Entre ce jour de reprise du travail et la fin de l'année 2012, elle va couvrir de son écriture fine une trentaine de carnets. La petite muraille de briques qu'ils forment sur ma table compte des tranches noires, d'autres bleues, d'autres terre de Sienna, et ces couleurs n'ont pas de signification : Cora s'approvisionne toujours ces années-là dans la même papeterie, elle dépend de ce qu'ils ont en stock. Avec leurs épaisses couvertures cartonnées, l'élastique qui les ferme, la bandelette de tissu en guise de marque-page, ils ont une apparence robuste qui ne laisse rien présager de la violence et du chaos qui règnent à l'intérieur, ou qui peut-être a pour mission de les contenir un peu. Au début, cela part tous azimuts, ne s'attarde jamais longtemps sur le même sujet. Cora note à plusieurs reprises qu'il s'agit simplement d'entreposer *un matériau hâtif* : ce qu'on veut garder des jours quand bien même on n'a de temps pour rien. À mesure que les mois passent, et que Borélia entre dans cette période si intéressante, n'est-ce pas, même si bien sûr un peu troublée, on sent l'appréhension qui gagne l'écriture. Nul besoin d'avoir fait de la graphologie pour voir qu'elle s'accélère, que les

voyelles deviennent des traits et des points que seul le contexte permet d'identifier, que le tout penche vers la droite, et tremble. Et de nouveau Cora temporise, parfois, et se demande elle-même ce qu'elle fait. Elle dit : Une façon de s'analyser sans aller voir les psys. Ou d'en jeter un peu par les fenêtres, parce que ça monte et ça déborde. Ensuite surviennent les événements du mois de juin 2012, et le vendredi 8 juin, surtout. L'écriture se disloque. Quand cela recommence, après des semaines de grand vide, il y a des phrases qui s'interrompent en plein milieu d'un mot, des pages qui cavalent en colère et d'autres qui sont illisibles, noyées. À l'automne, alors qu'elle attend le procès et s'y prépare, elle essaye pour la première fois de mener un récit continu, mais elle n'y parvient pas toujours : « Repenser à tout ça, note-t-elle, ça me coûte trop. »

À première vue, on pourrait se dire que c'est l'échiquier piégé sur lequel elle avance qui provoque l'écriture, comme une manière de préparer le coup suivant. L'extravagant droit de tout dire qu'elle s'accorde dans les carnets s'était mis à former une compensation nécessaire à ces journées où elle était contrainte de ravalier ses mots et de porter un masque. C'était une question de survie d'écrire beaucoup, alors, de crainte qu'à force d'autocensure elle ne parvienne même plus à exprimer ce qu'elle ressentait. Si elle voulait préserver sa relation avec ses proches, qui plus est, avec Pierre et avec ses amis, ils ne pouvaient plus être ses seuls interlocuteurs – d'autant que les carnets racontent de plus en plus de choses qu'il était évidemment impossible de leur confier, et sur lesquelles il n'aurait pas fallu qu'ils tombent, en tout cas à l'époque.

Cela étant, mes entretiens avec Cora m'ont fait comprendre qu'il ne faut pas surestimer l'impact sur son écriture de ce qu'elle vivait chez Borélia. Elle raconte avoir toujours griffonné, au jour le jour. Elle savait à peine écrire que déjà, elle rédigeait de petits mots sur des feuilles de papier pliées en quatre, ou sur les fiches cartonnées que son père Alain rapportait du bureau.

Elle glissait ces papiers entre les pages d'un des livres de la bibliothèque, au fond d'une caisse de jouets, dans la doublure d'un manteau, à des endroits où elle allait les oublier, de sorte qu'elle serait surprise lorsque, beaucoup plus tard, elle les retrouverait sur son chemin. Réjouie d'avance de cette rencontre fugitive avec la personne qu'elle était des années auparavant, elle était encore trop jeune pour se douter qu'il s'agirait, sauf exception, d'un de ces moments déplaisants qu'on vit lorsqu'un individu niaiseux et insistant se colle à vous et prétend vous connaître, et qu'on n'ose pas le repousser, parce qu'il n'est pas méchant, au fond, et ne peut rien à sa bêtise.

Cacher des choses. Les retrouver plus tard. Avant de quitter la maison cévenole de ses grands-parents, un peu au-dessus de Valleraugue, elle se livrait à un exercice du même genre, faisait le tour de son domaine, sautant d'un muret de pierres sèches à l'autre, de la terrasse où grimpaient des framboisiers précaires au coin du jet d'eau et du puits. Elle disait au revoir à chacun de ces êtres inanimés, plantait un couteau au pied d'un arbre, amassait quelques pierres sur le côté de la sente qui montait vers la bergerie, en une espèce de cairn rudimentaire, dans l'espoir que ces signes ne bougent pas. Et de temps à autre, à Paris, alors qu'elle était prise dans de tout autres activités, pressant le pas dans la rue pour ne pas être en retard au cinéma, ou reposant sur l'égouttoir la poêle qu'elle venait de laver, sans qu'elle comprenne par quel mystère de son cerveau l'association d'idées se faisait, elle imaginait des animaux sauvages en train de déranger ces signes, ou des gamins qui tournaient par désœuvrement autour de la maison, qui buteraient dessus, les exhameraient, y verraient des trésors. Peut-être aussi ne les trouveraient-ils pas, auquel cas, lorsqu'elle reprendrait possession de la maison, à Pâques, elle constaterait elle-même qu'ils n'avaient pas bougé. Disposer ces signes était son dernier acte avant de quitter les lieux, les relever son premier quand elle les retrouvait, à la saison

suiuante. Souuent, tout de même, ils auaiet disparu. C'est le risque qu'on prend à laisser des traces : on les inscrit pour qu'un instant, un état d'esprit, une image, une personne ne s'effacent pas trop uite, mais ça ne change pas les choses, ça n'en change que le rythme, ça ne procure qu'un répit – les traces elles-mêmes s'effacent.

Ces trente carnets, et les photos de cette période, et les autres témoignages que j'ai pu recueillir, c'est une archive uiuante qui m'est tombée dans les mains par hasard, alors que je ne demanuais rien à personne. Ou bien il n'y a pas de hasard, et je cherchais quelque chose de ce genre, sans pouuoir le nommer ni dire pourquoi ça m'était nécessaire. Dans mon entourage, parmi mes amis, ou au journal, les rares auxquels j'ai parlé du projet ont affiché des airs perplexes. Mes oreilles sifflent ces temps-ci : il doit y auoir des gens très bien qui s'inquiètent pour moi en prenant l'apéro. « Tu as uu Mathias, récemment ? Tu ne crois pas que c'est de la folie, son truc ? Qu'est-ce qu'il va perdre son temps là-dessus ? Il lui reste trois-quatre ans tranquille auant de faire des gosses, il a dans le ventre des reportages magnifiques, et au lieu de s'y mettre, il se lance dans cette histoire qui risque de l'engloutir, alors qu'il y a de fortes chances quand même que ça n'intéresse que lui... » Ceux qui disent ça – s'il y en a qui disent ça –, ils ont raison, naturellement. C'est vrai que c'est une toute petite histoire parmi toutes les histoires du monde. Mais seulement jusqu'à temps qu'on se dise qu'il n'y a pas de petite histoire. Et il est sûr aussi que les faits ont eu lieu il y a longtemps maintenant, et que le plus sage serait sans doute de considérer qu'il y a prescription. Ce n'est pas le cas à mes yeux. Les affaires judiciaires sont prescrites ; la mémoire des vies ne devrait jamais l'être. Car aux changements de noms près, c'est de nous qu'il s'agit. Le combat qui a cessé quelque part reprend ailleurs, et c'est le même combat. J'ai enuie, j'ai besoin, je n'ai pas d'autre choix aujouruhui que d'en porter témoignage.

Après avoir donné naissance à une petite fille, Cora Salme reprend son travail chez Borélia. La compagnie d'assurances vient de quitter les mains de ses fondateurs, rachetée par un groupe qui promet de la moderniser. Cora aurait aimé devenir photographe. Faute d'avoir percé, elle occupe désormais un poste en marketing qui lui semble un bon compromis pour construire une famille et se projeter dans l'avenir. C'est sans compter qu'en 2010, la crise dont les médias s'inquiètent depuis deux ans rattrape brutalement l'entreprise. Quand les couloirs se mettent à bruire des mots de restructuration et d'optimisation, tout pour elle commence à se détraquer, dans son travail comme dans le couple qu'elle forme avec Pierre. Prise dans la pénombre du métro, pressant le pas dans les gares, dérivant avec les nuages qui filent devant les fenêtres de son bureau à La Défense, Cora se demande quel répit le quotidien lui laisse pour ne pas perdre le contact avec ses rêves.

À travers le portrait d'une femme prête à multiplier les risques pour se sentir vivante, Vincent Message scrute les métamorphoses du capitalisme contemporain, dans un roman tour à tour réaliste et poétique, qui affirme aussi toute la force de notre désir de liberté.

